



## Que ferons-nous la prochaine fois ?

### Combattre les guerres après l'Iraq

PAR LE LIEUTENANT COLONEL ROB LEVINSON, USAF

Selon le manuel d'opérations 3-24 du corps des marines (*Marine Corps Warfighting Publication 3-33.5 "Counterinsurgency"*), la force aérienne joue essentiellement, voire exclusivement, un rôle secondaire en matière d'opérations de contre-insurrection telles que celles actuellement menées en Irak et en Afghanistan.<sup>1</sup> N'entendons pas par là que les contributions de la force aérienne ne sont pas significatives, mais simplement que ce sont principalement l'armée de terre et les marines qui, pour la plupart du temps, tuent, saignent et meurent. Telle est la nature de la guerre contre des forces irrégulières à petite échelle et plus particulièrement en milieu urbain. Même si nous avons le plein contrôle de l'espace aérien du champ de bataille, il est évident que ce facteur ne constitue pas à lui seul un synonyme de victoire. Le succès ou l'échec de nos hommes souffrant sur le terrain est l'élément qui fera pencher la balance en faveur de la victoire ou de la défaite. La force aérienne peut cependant constituer une force de premier plan à l'avenir, par dessein ou par défaut.

Même si il est possible que les Etats-Unis aient encore une carte maîtresse dans leur manche irakienne, la plupart des observateurs se montrent plutôt sceptiques quant au caractère décisif du dernier "surge" (l'envoi à Bagdad de soldats supplémentaires). Les troupes présentes sur le terrain s'avèrent incapables d'être décisives sur le terrain, il est peu probable que l'envoi de 20.000 hommes supplémentaires changera la donne. A ce stade, le meilleur scénario serait un retrait plus ou moins organisé, laissant dans son sillage une sorte de régime

démocratique capable de maintenir un minimum de stabilité. Tout autre scénario plus probable ne pourra qu'empirer la situation. Un éventuel retrait américain en Irak aurait des implications stratégiques indéniables dont les effets seront perceptibles pendant des années. A l'heure où l'on s'interroge beaucoup sur l'avenir du Moyen-Orient à l'aube de notre retrait, il conviendrait également de penser aux lendemains de l'armée américaine dans l'ère post-Irak.

Si nous nous projetons quelques années dans le monde post-opération *Iraqi Freedom* où le nouveau locataire de la Maison Blanche doit faire face à une crise internationale et tente de parcourir les options militaires à sa disposition, on peut se demander quelles possibilités ses conseillers déposeront sur son bureau. Il apparaît fort peu probable qu'une quelconque option basée sur un déploiement à grande échelle de forces terrestres (multiples brigades), en vue d'une insertion en territoire hostile à long terme, puisse paraître séduisante, pour peu que certains conseillers osent encore y songer. Refroidi par l'expérience irakienne, voire afghane, très décevante, notre futur président, probablement imité par notre dirigeant des corps de l'armée et de la marine, réfléchira à deux fois avant de se lancer dans une situation où la probabilité d'une bataille prolongée est assez élevée. Le vieil adage, « ne vous battez jamais avec un cochon dans la boue car vous en sortirez toujours couvert jusqu'au cou et les cochons aiment ça », présidera à leurs pensées. Il est fort probable que le président décide de se

tourner vers la force aérienne et la marine, et leur demande ce qu'ils ont à lui proposer. Les options aérienne et navale constitueront des armes de premier ordre, accompagnées peut-être par une courte intervention des marines en second plan. Cette même philosophie est peut-être déjà d'actualité en Israël où, à la lumière des mauvaises expériences, la force aérienne a été jugée la meilleure option pour mener l'incursion au Liban. Une fois que la force aérienne s'est avérée sans succès, une option terrestre a été tentée, mais avec un succès tactique et stratégique relatif, voire inexistant. Une force sophistiquée et hautement technologique dotée d'un pouvoir militaire conventionnel écrasant a été vaincue, ou du moins paralysée, par une force irrégulière apparemment inférieure.

Bien entendu, beaucoup pourront observer le rôle d'appui joué par la force aérienne et navale en Irak et en Afghanistan et souligner que ces contingences ne posent aucun problème, sans compter les nombreuses autres situations qui peuvent être résolues par les seules puissances aérienne et navale. C'est certainement vrai mais, du moins jusqu'à présent, il est indéniable que l'armée de terre non seulement ne résout pas le problème mais envenime peut-être la situation. A l'avenir, nous ne devons pas nous demander « Quelle est la meilleure combinaison de puissance navale, aérienne et terrestre à adopter pour gérer une situation donnée ? », mais bien, « Si je ne peux y parvenir principalement à l'aide de la puissance aérienne et navale, le jeu en vaut-il vraiment la chandelle ? » Même si nous aimerions prétendre qu'en matière de sécurité nationale, la fin justifie les moyens quels qu'ils soient, la réalité est un peu moins tranchée. A l'aube d'une invasion du Mexique ou du Canada ou d'une attaque directe sur le sol américain perpétrée par un Etat-nation ou intimement liée à celui-ci, le futur président aura toujours la possibilité de recourir à la force et il rencontrera toujours des conseillers défavorables à une telle démarche. Le futur président imitera ses prédécesseurs et pèsera les pertes et profits avant de prendre la moindre décision. Néanmoins, dans le monde post-Irak, les pertes suscitées

par une opération de combat au sol de grande ampleur masqueront tout profit potentiel.

Ce calcul froid semble presque invariable quelle que soit la situation rencontrée. Imaginons une lutte à l'extrémité de l'éventail des conflits, impliquant un Etat-nation contre un autre dans le cadre d'un combat conventionnel opposant les forces armées des Etats-Unis et, par exemple, un adversaire de puissance comparable comme la Chine. Il nous serait difficile d'imaginer un déploiement à grande échelle de formations militaires sur le champ de bataille. Dans le cas d'un conflit potentiel sur Taiwan, peut-on réellement envisager de poster l'armée de terre américaine sur le territoire chinois, ou taïwanais, sachant qu'elle pourra y être encerclée ou piégée ? La péninsule coréenne peut être envisageable, mais, dans ce cas, l'armée devra s'engager assez rapidement dans les combats si elle veut faire la différence. En effet, les Coréens du nord jouissent d'une supériorité numérique écrasante en termes de forces terrestres déjà sur place. Dès lors, si les Coréens du sud, appuyés par un contingent réduit de forces terrestres américaines déjà sur place, ainsi que par la puissance aérienne de l'armée de l'air et de la marine, ne parviennent pas à arrêter le Nord, l'armée n'aura pas vraiment l'occasion de se lancer dans la bataille. Nous pourrions bien sûr recourir aux armes nucléaires, avec tous les problèmes supplémentaires qu'elles impliquent, mais même dans un tel cas de figure celles-ci seraient lancées par la force aérienne et la marine.

Le déploiement de forces terrestres à grande échelle peut également se heurter à deux facteurs, l'un technologique et l'autre démographique. Les forces terrestres à large échelle (formations de la taille de brigades blindées, mécanisées et d'infanterie) constituent la meilleure et, au cours des dernières années, la seule option pour stopper des formations terrestres ennemies à grande échelle. Toutefois, au regard des capacités de renseignement, de surveillance et de reconnaissance dont disposent les Etats-Unis, il serait virtuellement impossible qu'une formation de la taille d'une brigade, voire d'un bataillon, puisse se cacher bien longtemps à n'importe quel endroit de la planète (à l'heure actuelle,

nos ennemis en Irak et en Afghanistan opèrent à peine en groupes de la taille d'un peloton, rarement d'une compagnie, d'une brigade ou d'un bataillon). De plus, étant donné la précision de nos frappes aériennes et bien-tôt spatiales, il nous suffit de localiser une brigade ennemie pour l'anéantir avec impunité. La meilleure façon de paralyser un tank ennemi n'est pas forcément de lui opposer un autre tank, comme on aimait jadis le penser chez les amateurs de blindés, mais de lui envoyer une bombe à guidage de précision depuis un avion. L'association des avancées technologiques en matière de détection et de frappe a peut-être sonné le glas des formations terrestres à large échelle.

Outre des technologies en constante évolution, les changements démographiques modifient eux aussi le profil du combat. Selon les Nations Unies, environ trois milliards de personnes, soit 50 pourcent de la population mondiale, vivent en ville, un chiffre qui intègre 180.000 unités supplémentaires par jour. Rien qu'entre 1990 et 1995, 260 millions de personnes ont émigré vers les villes dans le monde en développement. Si l'urbanisation s'est stabilisée à une moyenne de 75 pourcent dans le monde développé, dans le monde en développement, le probable théâtre des conflits à venir, elle est de l'ordre de 35 pourcent mais affiche une croissance rapide.<sup>2</sup> En toute logique, on pourrait penser que plus les gens se déplacent vers les villes, plus c'est là que les futurs conflits auront lieu. A moins de ne laisser que des ruines sur leur passage, les forces terrestres à grande échelle ainsi que la force aérienne ne sont pas bien adaptées à ces environnements urbains. Comme pour la trouée de Fulda à l'époque de la guerre froide, le conflit se déplace aujourd'hui dans les ruelles de Bagdad, un environnement pour le moins défavorable à la « grande armée » et à la « grande force aérienne ». Mais si celles-ci n'ont aucun rôle à jouer dans les combats urbains, peut-être serait-il préférable de ne pas y prendre part, comme l'illustre la situation en Irak et en Afghanistan. Si nous décidons de nous engager dans ce type de combats, il serait temps de revoir notre approche.

Thomas Barnett évoque l'utilisation de la force de l'administrateur système<sup>3</sup> (*System Administrator Force*), tandis que le commandant des corps des marines, le général Charles Krulak (c.f.), fait lui référence à la guerre à trois blocs<sup>4</sup> (*Three Block War*). Il semblerait que ces tâches sont plus adaptées aux forces spéciales, rangers, marines et, peut-être, à l'infanterie légère, à la force aérienne spécialisée et à diverses capacités en termes d'appui au combat et de soutien logistique au combat. Si nous ne pouvons prendre le contrôle d'une ville à l'aide de ces types de forces associées à l'appui des alliés locaux et qu'il nous est impossible d'équilibrer la situation par le biais de la force aérienne, peut-être devrions nous songer à nous abstenir dès le départ, tout simplement.

Barnett fait également référence au besoin du « colosse »<sup>5</sup> lorsqu'il s'agit de porter un coup décisif à quelqu'un et particulièrement à un État-nation. Ce colosse sera probablement incarné par l'armée de l'air et la marine et si la crise requiert une campagne aérienne bien à l'intérieur des terres, la force aérienne jouera les premiers rôles. C'est un peu ce que les économistes appellent jouer l'avantage. Si les soldats américains au sol sont sans égal, les petites unités d'insurgés et de terroristes très motivées auxquelles ils font face n'ont certainement pas à rougir en termes de courage et de détermination, voire d'aptitudes et d'entraînement. Nos ennemis au sol possèdent également des avantages asymétriques, en l'occurrence une connaissance inégalable du terrain et de la population. En outre, leur code moral, ou l'absence de code moral, leur permet d'utiliser les civils comme boucliers humains ou de les assassiner, une démarche totalement inconcevable pour les soldats américains.

Dans les domaines où opère la force aérienne, à savoir l'espace aérien, spatial et maintenant cyber spatial, nous sommes les meilleurs. Comme le disait anciennement un slogan de la force aérienne, « personne ne nous arrive à la cheville ». Nos capacités aériennes, spatiales et cyber spatiales sont sans égal et, même si cela ne signifie pas que nous pouvons nous reposer sur nos lauriers, l'association de notre base technologique, entrepreneuriale, de notre économie novatrice et

de nos richesses nous permettra probablement de conserver l'ascendant pendant un certain temps. Au final, même si le combat actuel relève de l'armée et des marines, il pourrait bien devenir l'apanage de la force

aérienne américaine à l'avenir. Face à la nécessité d'une intervention militaire à découvert, la puissance aérienne pourrait constituer le premier... et dernier recours. □

#### Notes

1. <http://usacac.army.mil/CAC/Repository/Materials/COIN-FM3-24.pdf>

2. <http://www.abc.net.au/rn/science/earth/stories/s726535.htm>.

3. <http://www.thomaspmbarnett.com/published/esquire2004.htm>.

4. [http://www.au.af.mil/au/awc/awcgate/usmc/strategic\\_corporal.htm](http://www.au.af.mil/au/awc/awcgate/usmc/strategic_corporal.htm), 1.

5. Ibid., 3.

---

*Les chocs révolutionnaires ne sont point, comme quelques personnes semblent le croire, occasionnés par le libre développement des idées : ils ont toujours, au contraire, été le produit inévitable des vains obstacles qu'on lui oppose imprudemment ; du défaut d'accord entre la marche des affaires et celle de l'opinion, entre les institutions sociales et l'état des esprits. Rapport du physique et du moral de l'homme.*

Pierre Jean Georges CABANIS